

Il était dans cette ville quand la mort vint l'y surprendre le 16 février 1857.

Des funérailles pompeuses lui ont été faites, le dix-mars dernier, où il était né, à Philadelphie, au milieu d'un concours immense de citoyens accourus des principales villes de l'Union. Autant nos voisins l'avaient admiré durant sa vie, autant ils voulurent l'honorer après sa mort.

Petite Revue Mensuelle.

Nous remarquons dans notre dernière petite revue que cette année semblait fatale aux grandes célébrités scientifiques et littéraires, et à peine avions-nous enregistré la mort de Béranger et celle de Thénard, que deux autres hommes célèbres, l'un dans les lettres et l'autre dans les sciences, payaient l'inévitable tribut de la nature. Charles Bonaparte, dont la réputation comme ornithologiste est encore plus américaine qu'européenne, et Eugène Sue dont les romans ont joui d'une si déplorable popularité dans tout le monde, traduits comme ils l'ont été en plusieurs langues, allaient tous deux rendre leurs comptes à Dieu.

La France, riche d'auteurs et d'hommes de science, peut perdre sans trop s'en apercevoir les illustrations qu'elle remplace facilement. Il n'en est pas de même dans notre pays où nous devons même tenir compte du bon vouloir et du travail, à défaut de succès brillants, à ceux qui font quelques tentatives littéraires ou scientifiques. Ces remarques nous sont suggérées par le décès d'un infatigable travailleur canadien qui, s'il ne peut être placé sur le piédestal élevé par la réputation aux hommes que nous venons d'nommer, aura toujours le mérite d'avoir été un des premiers pionniers de notre littérature.

Michel Bibaud, ancien instituteur, et homme de lettres, est décédé à Montréal, à l'âge de 75 ans. Il était né à la Côte des Neiges, près de cette ville, et avait fait ses études au collège de Saint-Sulpice. Il rédigea successivement "l'Aurore du Canada", "la Bibliothèque Canadienne", "le Magasin du Bas-Canada", "l'Observateur Canadien", et "l'Encyclopédie Canadienne". Ces divers journaux étaient des revues littéraires et scientifiques plutôt que politiques, et il a dû être bien difficile à leur rédacteur de les publier avec le peu d'encouragement que les recueils de ce genre pouvaient recevoir à cette époque. En 1829, M. Bibaud publia un recueil de poésies qu'il intitula *Épîtres et Satyres*, et dont M. Isidore Lebrun parla favorablement dans son "Tableau des deux Canadas". Plus tard, il donna, outre plusieurs opuscules élémentaires à l'usage des écoles, une Histoire du Canada en deux volumes. Ces deux ouvrages sont les premiers dans leur genre qui aient été publiés dans ce pays et nous pensons même que les *Épîtres et Satyres* sont le seul volume de poésie canadienne que nous ayons. Beaucoup de nos écrivains se sont exercés à la versification, et parmi les pièces du Répertoire National de M. Huston, il s'en trouve de bien remarquables; mais aucun autre Canadien n'a publié un volume de poésie entièrement de sa composition. Les divers recueils littéraires de M. Bibaud sont devenus très-rare et quelques-uns sont très-estimés des bibliophiles, pour les documents historiques qu'ils renferment. Lorsqu'il mourut, notre laborieux compatriote travaillait encore à la traduction des Rapports géologiques de Sir William Logan. Cet homme estimable, laisse deux fils, le Docteur Bibaud, habile médecin, et Maximilien Bibaud, professeur de droit au Collège Sainte-Marie, auteur d'un grand nombre d'ouvrages, et doué de l'esprit de travail opiniâtre qui paraît héréditaire dans cette famille.

Parmi les hommes remarquables qui font partie de la nécrologie de ces derniers mois, nous n'aurions pas dû non plus oublier Frédéric Sauvage. Cet Archimède moderne, du fond d'une prison pour dettes, inventa l'hélice qui paraît devoir être assez généralement substituée aux roues dans les vaisseaux à vapeur. Tandis que quantité de gens s'enrichissent par sa découverte, cet homme de génie est mort dans la dernière pauvreté.

La guerre de l'Inde continue à absorber l'attention publique de préférence à tout autre événement. Pour les grandes familles anglaises, comme pour le peuple et pour l'armée, le mois d'août a été un mois de terribles et désastreuses nouvelles, rempli de ces jours sinistres que les Romains d'autrefois marquaient d'un signe noir sur leurs calendriers. Un grand nombre d'officiers appartenant aux premières familles anglaises ont succombé, les uns assassinés par les insurgés, les autres tués dans des combats réguliers, d'autres enfin emportés par le choléra qui est venu ajouter ses horreurs à celles de la guerre. Pas moins de trois officiers généraux ont déjà disparu et, malgré que l'on espère toujours prendre Delhi, on n'est pas encore bien certain que le général Barnard n'ait pas prophétisé juste en disant avant de mourir qu'il se savait devant un nouveau Sébastopol.

La cruauté développée par les Indous dans les supplices qu'ils ont infligés aux Européens, à leurs femmes et à leurs enfants, n'a de parallèle que dans les relations des jésuites du Canada, et nos sauvages d'autrefois auraient même en quelque chose à apprendre des cipayes et de leurs chefs. Et cependant ces hommes portaient l'uniforme anglais, et avaient pris les apparences de la civilisation européenne. Nana-Sahib, le chef des insurgés, était un gentleman accompli, parlant l'anglais parfaitement et bien lié avec les officiers de l'armée régulière. C'est lui qui a fait égarer par la mitraille les troupes du général Wheeler, après leur capitulation, et fait indignement torturer des femmes et des enfants! Ceci devrait montrer à ceux qui ignorent, ou affectent de l'ignorer, que l'on peut rester barbare avec tous les dehors de la civilisation.

Tandis que l'Angleterre est dans le deuil, et partagée entre la crainte et l'espoir sur les événements de l'extrême Orient, la France a complété la conquête de la Kabylie et le Maréchal Randon reçoit actuellement les honneurs de la célébrité dans toute la presse européenne. La France a maintenant dans l'Algérie une vaste et riche colonie; saura-t-elle en tirer un meilleur parti qu'elle ne l'a fait de ses colonies d'Amérique? La proximité de l'Afrique, son climat, la richesse de ses productions, l'émigration qui se fera des autres pays du continent à défaut de celle de la France nous permettent de l'espérer. Du reste, à moins que l'Empereur ne veuille entreprendre de nouvelles guerres, il n'a d'autre ressource, pour occuper l'esprit remuant des populations sur lesquelles il régit d'une manière si absolue, il n'a d'autre ressource que celle d'imprimer avec énergie à la nation française une forte impulsion commerciale et colonisatrice. La ruine de plusieurs des gouvernements qui se sont succédés en France a dépendu en grande partie de ce qu'ils avaient méconnu cette grande et belle loi de l'humanité, et de ce qu'ils ont méprisé ce qui a fait la force et la prospérité de tous les peuples anciens et modernes. Conquérir c'est dévaster; coloniser, c'est féconder, et il n'y aurait rien de surprenant à ce que la Providence eût, que des bénédictions pour cette dernière œuvre, tandis qu'elle brise avec dédain l'épée du conquérant, dès qu'il a accompli la sanglante mission qui lui a été confiée.

L'Empereur dans ce moment est le point de mire de bien des calculs, et sa politique jugée par tous les cabinets de l'Europe, au point de vue de leurs espérances, est une énigme dont Ledru-Rollin s'est fait hardiment le sphinx en l'appelant une *conspiration permanente*. En attendant qu'il justifie ou qu'il condamne par sa conduite cette espèce de compensation que l'ancien tribun a voulu établir contre l'arrêt qui l'attendait dans l'affaire de Tibaldi, Louis-Napoléon exécute une série de promesses diplomatiques, sujettes à mille interprétations. Hier il était à Osborne, d'aujourd'hui de notre gracieuse souveraine en dépit de Lord Stratford de Redcliffe, la solution de la question des principautés danubiennes, demain il sera au Piémont assistant avec Victor-Emmanuel à l'ouverture du chemin de fer hardi et coûteux qui va traverser les Alpes, et après demain, à Berlin, aux fêtes de l'anniversaire de la naissance du roi de Prusse et aux comices agricoles de ce pays, où se trouvera peut-être avec lui le czar Alexandre dont le nom seul rappelle une amitié de famille, qui ne sera peut-être pas sans influence sur son esprit. Quel vaste champ aux conjectures!

La France se réjouit et se complait tout ce temps dans sa prospérité et ses succès. D'abondantes vendanges, et une récolte plus abondante encore lui semblent assurées par la température extraordinaire qui a régné cet été. Du reste, M. Babinet, de l'Institut, vient de mettre les belles saisons à l'ordre du jour; il a découvert une variation dans les courants de l'Océan, qui fera que nous ne pourrions plus avoir que du beau temps d'ici à quelques années. On ne saurait que se réjouir d'un tel décret formulé en pleine académie des sciences, surtout si l'on se rappelle que le même M. Babinet avait prédit à la comète de Charles-Quint, qu'elle n'aurait rien à gagner à venir se heurter contre notre globe, qui la transpercerait d'outre en outre sans même s'en apercevoir; ce qui, croyant l'astre chereh, il n'a pas même osé se montrer. Que M. Babinet daigne seulement retrancher du calendrier canadien deux mois d'hiver et deux mois de mauvais temps et nous lui élèverons une statue de neige; qu'ilte à la recommencer tous les ans!

Mais M. Babinet comme tous les savans français et allemands, s'est bien donné de garde de venir assister au congrès scientifique où il avait été invité. Il semble que pour ces Messieurs l'Océan à traverser ce soit la mer à boire. Le congrès a été veuf aussi d'Agassiz et de Mitchell, les deux lions des réunions précédentes; mais sans leur présence et sans le concours de M. Babinet, les savans ont fait ici la pluie et le beau temps pendant deux longues semaines. Tout Montréal était devenu scientifique et de quelque côté que vous vous tourniez, vous n'entendiez parler que chimie, astronomie, géographie, physique, hydrographie et Dieu sait le reste! La géologie a eu cependant la préséance sur toutes les autres sciences, et à voir l'ardeur avec laquelle nos savans américains discutent la formation et la composition de notre pauvre globe terrestre, on pourrait les soupçonner de compléter à son égard quelque spéculation yankee et gigantesque. Espérons toutefois que s'ils le rendent à quelqu'autre système solaire, ils nous en donneront avis en temps opportun, et qu'ils n'oublieront pas surtout de demander la permission de M. Babinet.

Sauf les quelques petits désagréments toujours inévitables dans toutes les choses publiques, nos fêtes scientifiques ont été un digne pendant à la grande fête du commerce et de l'industrie donnée l'année dernière à l'occasion de l'ouverture du chemin de fer de Toronto à Montréal. Le corps municipal s'y est montré aussi hospitalier, et le plus grand succès a couronné ses efforts. Seulement quelques contribuables trouvent les dépenses de ce genre peu profitables et se permettent à ce sujet des réflexions peu patriotiques; témoin une bonne femme que nous avons vue très-irritée à la lecture d'une des affiches des fêtes scientifiques, au bas de laquelle s'en trouvait une autre annonçant les représentations des chiens savans de Signor Donetti au jardin Guilbault. "Voyez, disait-elle, voyez, ces gneux de conseillers et ces gredins de savans! Ce n'est pas assez de gaspiller l'argent du pauvre peuple à fêter ces gens-là; voilà-til" pas que la corporation donne une fête à leurs chiens au jardin Guilbault! Et nous laissons à juger des commentaires!